

Je voulais à nouveau – pour ce deuxième tome – chaudement remercier toutes les personnes qui m’ont aidée à le réaliser, de près ou de loin, virtuellement comme dans la vraie vie. Je place toujours mes chers parents, ma petite famille aubrivoise en premier car ils ont été les premiers à poser les pierres de mon élévation tant physique, mentale que spirituelle. Ils seront toujours les premiers dans mes prières et mes remerciements. Je vous aime tant !

Un immense merci aussi à mon cher mari qui a toujours cru en moi, même lorsque je ne le faisais plus moi-même, me rappelant la Miséricorde et la Bonté du Plus Haut. Merci d’avoir toujours été fier de moi, merci d’être mon petit phare dans l’obscurité.

Enfin, on pense parfois que les réseaux sociaux n’ont rien de bien réel, c’est faux.

J’y ai fait des rencontres incroyables. J’y ai trouvé parfois et même souvent plus de soutien qu’avec des personnes que j’ai pu côtoyer dans ma vie quotidienne. Ce livre est pour toutes ces femmes, mes sœurs, avec qui j’ai pu échanger. Vous êtes toutes inspirantes. Merci de m’avoir soutenue depuis le début.

Merci d’avoir rendu possible – grâce au Plus Haut – la naissance du deuxième tome du *Nacre des Cœurs* et, je l’espère de tout cœur, de la suite de cette odyssée spirituelle. Je voulais en particulier remercier ma chère Léa, un Ange incognito déposé par Le Très Haut sur ma route, duquel je ne connais ni le visage ni l’expression mais qui a décidé de m’épauler en tout et pour tout dans cette aventure, donnant de sa personne et de ses biens. Rien ne serait arrivé sans ton aide. Que le Plus Haut te bénisse et te protège toute ta vie durant. Merci.

Je voulais aussi remercier la talentueuse Florie Seegmuller, dessinatrice à l’origine de ma magnifique couverture.

Précédemment...

Aziz et Rima sont enfin arrivés dans la région du Cham pour débiter leurs études de spiritualité. Malheureusement, les choses ne semblent pas si simples pour Rima qui a bien du mal à s'adapter aux coutumes locales.

Forte de son tempérament de feu, elle refuse de courber l'échine et s'adapte avec de grandes difficultés à ce que l'on attend d'elle dans cette région sans pour autant renier ce qu'elle est. Elle reste tout de même attristée et constate, navrée, le décalage entre les écrits divins et les comportements humains, trop humains, qui, eux, semblent souvent ne viser que des intérêts mondains.

Et toujours ceux des mêmes...

Sa rencontre avec l'une de ses professeures, la fabuleuse et énigmatique Irma, mais aussi toute une autre flopée de personnages, sans oublier le soutien de son cher Aziz, n'est qu'une des autres preuves du secours divin à son égard, à leur égard. Ils sont sur le bon chemin...

I

LES AILES D'IRMA

Irma avait fait de longues études, dans son pays originel, de philosophie et avait enseigné pendant quelques années avant que Le Plus Haut ne la tourne vers Lui. Tout comme Rima, elle avait vécu cela comme une révélation qui, au fond, n'était depuis toujours qu'une évidence. Ayant eu une enfance difficile, ballottée de foyers d'adoption en famille d'accueil, elle traînait depuis lors, dans de lourds bagages encombrants, son manque affectif. C'était la raison pour laquelle elle s'était mariée aussi vite avec cet homme qui, malgré tout ce qu'il lui fit endurer, fut le biais par lequel Il se révéla à elle. Peu à peu guérie de sa dépendance affective par L'Éternel, elle décida très vite de ne plus subir et divorça, s'attirant le courroux d'une communauté qui, trop souvent, voyant la paille dans l'œil de son voisin, était aveuglée par la poutre qui voilait le sien.

Au seuil de la trentaine, elle prit donc ses bagages et quitta définitivement son pays natal pour voyager dans toutes les contrées où l'on avait besoin d'elle. Elle ne resta jamais plus d'un an dans un pays ; elle dispensait ainsi ses cours de philosophie à qui le voulait bien sans en passer par ce système scolaire qui, trop longtemps, l'avait brimée, elle et ses rêves. ***Irma ne pouvait cautionner que l'on enseigne à de jeunes enfants l'apanage de la science comme unique vérité.*** Bien sûr, il fallait de la concrétude, de l'efficacité, de la productivité et les disciplines un peu plus spirituelles, un peu moins lucratives ne les intéressaient pas. C'est ce qu'elle comprit dès sa première année d'enseignement.

On apprenait aux enfants à être productifs, consommateurs, clients mais jamais à réfléchir. La définition du bonheur qu'on tendait à leur inculquer ne s'exprimait qu'en termes matériels, qu'en chiffres et en biens. Irma ne s'était jamais reconnue dans cela et avait tenté – tout au long de sa carrière – de modifier un tant soit peu la façon de penser de ces gamins, de leur inculquer d'autres valeurs, d'autres façons de se réaliser. S'ils aimaient particulièrement l'empirisme¹ de Hume pour ce qu'il avait de matériellement rassurant, ils avaient beaucoup de mal à comprendre l'allégorie platonicienne de la caverne². Tout ce qui n'avait pas de chair, en somme, de consistance, leur semblait étranger et incompréhensible, spectral. Presque inimaginable.

Irma, pour les faire venir à la compréhension, aimait les prendre à partie, les faire entrer en scène. Alors qu'elle n'en était qu'à sa troisième année d'enseignement et qu'elle tentait de faire comprendre, tant bien que mal, la théorie des idées à ses chers élèves, elle décida d'appliquer cette méthode. Au premier rang, se trouvaient Jean-Paul et Simone, deux élèves brillantissimes, un brin dédaigneux, en fait très sûrs d'eux, amoureux de surcroît, toujours premiers de la classe et boucs émissaires de tous les autres.

Malgré leurs notes plus qu'excellentes dans toutes les autres matières et, en particulier, dans les sciences, ils ne parvenaient pas à décoller leur esprit de l'empirisme ras les pâquerettes dans lequel ils baignaient depuis toujours. Ils aimaient particulièrement les raisonnements logiques, les postulats et les axiomes ; en d'autres termes, ce qui n'admettait pas l'incertitude. Bien au fait de leurs capacités intellectuelles un peu au-dessus de la norme, ils affichaient – à l'égard de leurs camarades et même parfois de leurs professeurs – une légère supériorité. Malgré leur intelligence, cependant, ils étaient incapables

1 Doctrine philosophique postulant que toute connaissance provient des sens et de l'expérience sensible seule.

2 Célèbre allégorie dans *La République* de Platon visant à démontrer métaphoriquement l'ignorance des individus s'appuyant uniquement sur les connaissances acquises par les sens, l'opinion, l'expérience, etc.

de sentiments. Les mots d'imagination, de lyrisme, de compassion et tutti quanti leur étaient totalement étrangers. À leurs yeux, tout cela n'était que littérature et sentimentalisme dégoulinant.

Ils incarnaient parfaitement l'expression de « *froide raison* ».

En eux donc, la théorie platonicienne des idées n'avait aucune résonance, on ne pouvait parier le tout de l'existence mondaine, l'essence de l'ici-bas sur un au-delà métaphysique et improuvable. Les seules épargnées trouvant grâce à leurs yeux étaient manipulables, touchables, matérielles. En ce sens, la science était leur gourou. Ce qui ne facilitait pas la tâche d'Irma qui, en bonne professeure, tentait par tous les moyens de leur faire changer de perspective, au moins pour un instant. De leur faire saisir que le tout de l'existence – et même plutôt sa quintessence – ne réside pas dans des courbes, des diagrammes ou des statistiques.

Les regardant longuement, attendrie, elle finit par avoir une intuition venant d'en haut.

Malgré leur apparente froideur, elle les voyait souvent, sous la table, se prendre les mains tendrement, durant quelques secondes seulement, profitant de ce qu'ils prenaient pour de l'inattention. Ils n'étaient donc pas étrangers à toute forme de sentimentalité.

En fait, elle les avait analysés depuis le début de l'année au point de remarquer le fort lien qui les unissait. Ils s'aimaient passionnément, avec l'énergie passionnelle de leur jeune âge mais – pétris de suffisance – ne voulaient pas se l'admettre alors même que ça sautait aux yeux. À de nombreuses reprises, lorsqu'Irma leur parlait du monde platonicien des idées, ils fronçaient les sourcils, ne parvenant pas à concevoir que tout ce qu'ils touchaient et voyaient avait moins de réalité que l'idée, immatérielle et impalpable, à laquelle tout ce fatras matériel était rattaché.

Ils avaient l'habitude, un peu limitée, de citer la phrase d'un saint célèbre afin d'appuyer – pas peu fiers – ce qu'ils pensaient être l'unique théorie légitime et valable :

— « Je ne crois que ce que je vois »³. Et de rajouter, fiers : « *Le reste n'est que littérature, fiction de l'homme dépendant, faible, refusant le constat de l'absurdité de son existence* ».

Pendant quelques semaines, Irma réfléchit donc à la façon de leur ouvrir l'esprit sans pour autant les y amener de force ; elle voulait qu'ils établissent d'eux-mêmes le raisonnement et qu'ils se rendent compte de l'étroitesse et du caractère nécessairement intenable d'un système de pensées ayant pour unique critérium de vérité la preuve tangible, matérielle, scientifique.

Il lui insuffla l'idée un après-midi d'octobre, *l'émondeur des vieux arbres*, alors que le vent et la pluie – tous deux déchaînés – battaient les fenêtres. Irma aimait ces moments où la Création toute entière se déchaînait, sous ordre céleste. C'était comme si les gens, devant ce type de spectacles un peu effrayants, oubliaient pour un temps leurs petits soucis du quotidien, émerveillés par la force créatrice. Et ses petits élèves, transis de peur, toutes leurs têtes tournées vers les fenêtres, avaient – eux aussi – sensiblement baissé le volume de leurs chahuts. Irma vit, sans le vouloir – bien que cela soit évidemment voulu – les quatre mains enlacées de Jean-Paul et Simone. Leurs genoux étaient collés eux aussi, ils semblaient ressentir un mélange de peur et d'excitation devant les manifestations sauvages de la Création. Voilà bien ce qu'il lui fallait.

Elle les laissa contempler quelques minutes encore ce spectacle magnifique et interpella à nouveau leur attention. Tout comme le professeur de philosophie de Rima le ferait quelques années plus tard, elle leur expliqua, elle aussi exaltée, ***le phénomène du sublime***.

Elle trouvait que – dans toute l'histoire de la philosophie qu'elle avait étudié – cette hypothèse de Kant, en plus d'être sa préférée, était celle qui se rapprochait le plus de l'expérience de la foi. ***La soumission tacite de la raison qui, en échec, déboussolée et en***

3 Expression attribuée à saint Thomas et signifiant, par extension, que l'on ne croit que ce qui est susceptible d'être prouvable par l'expérience des sens.

proie à d'inquiétants mais de délicieux vertiges, reconnaît la grandeur de l'Infini qui la dépasse.

Quand elle leur expliqua le sentiment du sublime, les élèves comprirent d'autant plus qu'ils le vécurent en direct. Effectivement, Irma ne reculait devant aucun moyen pour amener ses jeunes à la réflexion dans une société où l'on faisait tout pour les abrutir. Elle leur interdit, avant de sortir de la classe, de prendre leurs parapluies et depuis les fenêtres des salles de classe voisines, on pouvait voir défiler une petite dame à l'allure preste, suivie de près par une armée de vingt et unes petites têtes blondes, trempées jusqu'aux os et surexcitées.

Irma les emmena jusqu'au milieu de la cour et s'arrêtant brusquement, leur dit, en levant les yeux et les bras au ciel, toujours aussi calme au milieu de la tempête :

— Maintenant, regardez. Tâchez de saisir l'insaisissable.

L'orage grondait furieusement, le vacarme était terrible et les éclairs parsemaient – sans qu'on ne puisse jamais les appréhender – le ciel d'une inquiétante noirceur.

Chaque élève, le cou dévissé vers le ciel, les mains un peu levées à hauteur de poitrine, tâchaient d'embrasser l'inappréhensible du moment. Seuls Jean-Paul et Simone, tremblotant côte à côte, les mains jointes, désespérément accrochés l'un à l'autre, gardaient peureusement les yeux fermés.

Irma s'en voulut de jubiler devant cette image si cocasse. Les mentors de la science et de la froide raison flageolant comme des feuilles au premier événement naturel, cela valait tout de même le détour ! Se reprenant, elle s'avança vers eux et – afin de se faire entendre malgré le bruit assourdissant du tonnerre – leur cria :

— Ouvrez les yeux ! Vous n'avez pas le droit d'être lâches, pas maintenant ! Il faut affronter courageusement, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ce que vous prônez habituellement ?!

Irma dut se retourner afin qu'il ne la voit pas s'esclaffer de rire. Quant à eux, bien que la honte les ait envahis, ils étaient toujours aussi

craintifs et oscillants, cramponnés l'un à l'autre. C'était le moment ou jamais : c'était comme si Le Plus Haut lui laissait la parole à son tour :

— Pourquoi vous agrippez-vous ainsi l'un à l'autre ? leur demanda Irma, bientôt écoutée par tous les élèves qui, avec l'accalmie, reprenaient petit à petit leurs esprits.

Devant leurs silences confus, elle continua, animée par une **volonté sublime et mystérieuse**, dont elle ignorait la provenance :

— N'est-ce pas l'amour qui vous fait vous arrimer l'un à l'autre comme à des bouées de sauvetage ?

Tous les élèves pouffèrent de rire. Elle reprit :

— C'est bien le sentiment qui vous anime le plus lorsque vous êtes ensemble, n'est-il pas ? Mais, attendez... Dites-moi de quelle couleur il est, décrivez-moi sa consistance et définissez-moi son odeur ? Oui, décrivez-moi ce sentiment qui, en vous deux, brûle avec intensité et se réveille, comme une petite étincelle au creux de l'estomac, lorsque vous vous apercevez, chaque matin, dans la cour de récréation ? Dites-moi, je vous prie, la forme dont il est paré. Donnez-moi sa taille et sa superficie, calculez-moi sa surface, comme vous savez d'habitude si bien le faire. Permettez-moi de le toucher et de l'analyser matériellement, sinon, je ne pourrai vous croire !

À ce moment-là, tout le monde s'était tu, même l'orage s'était calmé, semblant lui aussi, captivé par les dires de la belle Irma.

Elle attendit quelques instants et, devant les mines dépitées de Jean-Paul et Simone, leur dit, défiante :

— Alors, c'est donc un mensonge... Vous ne vous aimez pas. Puisque cet amour est proprement impalpable. Vous nous mentez.

— Si, on s'aime ! se récrièrent-ils en chœur, outrés.

— Alors, ayez l'amabilité de cesser de considérer tout ce qui est autre que scientifique comme méprisable et inférieur. La science n'explique pas tout et ce n'est proprement pas son rôle.

« Cet essor de l'esprit du philosophe pour s'élever, de la contemplation de la copie que lui offre l'ordre physique du monde, à cet ordre architectonique qui se

*règle sur les fins, est une tentative digne de respect et qui mérite d'être imitée ».*⁴

Les cours qui suivirent, Irma remarqua que Jean-Paul et Simone semblaient de plus en plus distants l'un de l'autre. Ils n'étaient plus collés comme avant et, au bout du troisième cours, Simone finit par changer de place. Elle se rapprocha d'un autre élève, un certain Blaise.

C'était un des seuls élèves à débattre avec Irma durant les cours et ils tombaient très souvent d'accord. Pour lui, on n'avait rien à perdre dans la foi, bien au contraire. Il y avait tout à gagner ; il fallait donc s'y risquer, quitte à **parier son existence**⁵.

C'était ainsi que, de villes en villes, de pays en pays, de classes en classes, Irma rencontra ces élèves tous plus différents les uns que les autres et tenta, du haut de sa petite personne, de laisser un peu d'elle en chacun d'eux. Plus précisément, de laisser en chacun d'eux un peu de ce qui l'animait au plus profond de son cœur. À la fin de l'année, il n'était pas rare que plusieurs d'entre eux viennent la voir à son bureau pour lui offrir des présents et la remercier, par la même occasion, de leur avoir permis d'ouvrir les yeux sur l'immensité d'une réalité inembrassable par l'esprit humain.

À la fin de sa carrière, Irma se rapprocha donc de la région du Cham, désireuse de consacrer le plus clair de son temps au Plus Haut. Elle releva l'audacieux pari de venir s'y installer seule, à une époque où l'indépendance d'une femme n'était pas seulement mal vue mais intolérable.

C'était la raison pour laquelle elle avait ressenti immédiatement – en son cœur – une affinité indescriptible avec Rima. Elles étaient toutes deux éprises de liberté et avides de parcourir le monde et ses grandes étendues, dans une quête infinie et insatiable de proximité avec Lui.

4 Kant, *Critique de la Raison Pure*.

5 Référence tacite au fameux pari de Blaise Pascal, philosophe chrétien encourageant les personnes athées à croire au motif qu'elles n'ont – de toutes façons – rien à y perdre mais tout à y gagner.

Le nacre des cœurs

Elles ne voyaient pas, dans ces voyages qui les avaient faites grandir, le farniente, le soleil ou la détente mais bien une nouvelle occasion de s'en rapprocher. Irma avait deviné, sous les voilages de Rima, toute la détresse qui habitait celle-ci, dans toute l'incompréhension de sa parure.

Toutes les deux avaient grandi à l'occidentale. Ainsi, Irma fut d'une grande aide pour Rima.

Elle avait été envoyée par Lui afin de faciliter à Rima les années qui l'attendaient dans ce nouvel environnement.

Quand elle commença à étudier à l'université où elle donnait désormais cours, Irma avait presque atteint la trentaine. Lorsque les femmes la virent arriver seule, le premier jour, sans l'accompagnement d'un homme, elles la redoutèrent d'emblée et n'allèrent pas vers elle.

Contrairement à Rima, Irma avait été satisfaite de la situation. Cela faisait maintenant dix ans qu'elle bourlinguait à travers le monde et sa solitude, loin d'être un fardeau pour elle, était son refuge. Elle n'avait aucun temps à consacrer ou plutôt à perdre pour de futiles relations.

Et puis, elle n'était jamais seule puisqu'Il était là, à chaque instant. La solitude alors apparente dans laquelle elle vivait n'était, en réalité, que le prolongement délicieux de son tête-à-tête avec Lui. Déjà à l'école maternelle, Irma affichait fièrement sa différence : elle n'aimait ni les poupées ni les dînettes et encore moins les camions de pompier. Elle restait, parfois, pendant des heures, assise sur l'herbe, au beau milieu du grand jardin de l'école maternelle, les yeux rivés sur l'infinité de la Création. Mais le monde des minuscules l'avait toujours fascinée. Les yeux rivés sur l'univers fascinant grouillant sous ses pas, elle finissait toujours par se demander, après avoir remis une énième fois son décompte à zéro, s'il existait un être dans ce monde parfaitement au courant du nombre exact d'insectes sur Terre. Et s'Il la voyait, chaque soir, pleurer au souvenir de ses parents qu'elle ne connaîtrait jamais ? Est-ce qu'Il savait aussi qu'elle avait versé l'eau

des toilettes dans la tisane de Tatie Cordélia pour se venger de tous les mauvais traitements que celle-ci lui infligeait ?

Autant de questions qui trouveraient toutes leurs réponses bien des années plus tard.

Irma souriait tout le temps à cette idée. Ah, Il l'avait donc bien eue.

Elle avait connu une enfance instable, ballottée de familles d'accueil en foyers, de bourreaux à indifférents. Son adolescence, elle aussi, avait été chaotique. Tandis qu'elle arborait, depuis toujours, une magnifique chevelure dorée et ornée de boucles soyeuses, à l'adolescence, elle décida de tout raser en signe de protestation. Elle n'arborait plus que son long visage pâle et malingre, toujours entouré d'un bonnet de laine, été comme hiver.

La famille d'accueil dans laquelle elle passa son adolescence acheva de forger son caractère. De ses quatorze à ses dix-huit-ans, ainsi, elle fut battue presque tous les soirs, exceptés ceux où elle fugait. Elle dormit dehors, dans des pubs ou même à la gare, elle connut la pluie et le froid qui vous entre jusque dans les os, la dureté du pavé qui pue la pisse comme seul oreiller et, chaque matin, les regards méprisants, durs, insoutenables de l'être humain. De cet être qui, du haut de toute sa ridicule emphase, vous fait sentir – à travers la fugacité d'un regard – que vous ne faites plus partie de son monde, que vous avez quitté le statut d'homme pour revêtir celui de sous-race. ***Oui, c'est ce même être dénué de toute humanité, qui, d'un coup d'œil, vous expulse hors de l'humanité.***

Et l'indifférence. En permanence. Dans les grandes villes, il suffit de s'asseoir quelques minutes pour la constater. Elle fait partie des habitants, elle est comme une seconde nature, une *hexis*⁶. Elle transpire à travers eux, ils ne parviennent plus à s'en débarrasser, elle les définit. Et, en particulier dans les transports en commun. Irma se souvenait, fréquemment et avec beaucoup de tristesse, de cette jour-

6 Dans le vocabulaire d'Aristote, cela désigne une chose qu'on a tant faite qu'elle est devenue une manière d'être, une seconde nature.

née effroyable qu'elle avait vécue, à l'aube de ses dix-huit printemps.

Comme d'accoutumée, elle avait dû se lever aux aurores pour commencer la longue liste de tâches domestiques que lui assignaient chaque soir, ses parents d'accueil. Il était à peine huit heures du matin quand elle décida enfin de s'asseoir, debout depuis trois heures, afin de prendre une pause entre deux tâches. Elle avait déjà récuré tout le bas de la maison dans ses recoins et devait, maintenant, de huit à neuf, s'occuper de leurs immondes clébards.

Tout comme leurs propriétaires, ces derniers la détestaient et, chaque matin, alors qu'elle s'occupait de leur toilette, elle récoltait une morsure, un pincement ou, au mieux, un jet d'urine.

Ce matin-là, elle décida donc de se reposer un petit peu avant d'aller s'occuper d'eux.

Elle s'était blottie contre le grand radiateur de la cuisine, chichement allumé le matin et le soir uniquement. Manquant de sommeil depuis maintenant des années et étant d'une santé particulièrement fragile ces derniers temps, elle finit par s'assoupir un long moment.

Elle dormit une heure entière et, malgré la dureté du carrelage et sa froideur, elle rêva.

Dans son rêve, elle était seule en plein milieu d'une de ces immenses mégalopoles.

Ce pouvait bien être Tokyo, Istanbul ou Sidney, elle n'en savait rien, ça avait peu d'importance, en définitive. Un délicieux sentiment d'allégresse mêlé à de l'adrénaline la traversait alors qu'autour d'elle, les gens déambulaient sans même la regarder, sans même y prêter attention, ne sachant peut-être même pas son existence.

Elle aimait se savoir enfouie dans la foule ; minuscule fourmi noire sur un rocher noir, qui, pourtant, se sent inéluctablement accompagnée. Par la meilleure des compagnies. Dans son rêve, après avoir contemplé, fascinée, la marée humaine qui ne cessait de grouiller autour d'elle, elle se mettait en route, le cœur et les pas légers sans même savoir où ces derniers la menait.

Elle parlait à quelqu'un, lui demandant son avis sur la direction à emprunter, lui faisant part de ses états d'âme et de ses soucis. Précisément, l'image qu'elle garderait toute sa vie de ce rêve était celle de cette jeune fille souriante, avançant nonchalamment parmi les gens pressés et inquiets, comme mue par une force invisible et invincible. Malgré la frivolité de ses pas, on sentait une véritable assurance en elle, une assurance qui, semblait-il, pouvait la mener partout, aussi honorablement protégée qu'elle l'était.

Son rêve connu, cependant, une fin extrêmement tragique. Soudainement, le ciel se mit à pleuvoir à seaux et les gens se mirent à hurler tout autour d'elles. À nouveau, elle était la seule intruse. Il lui semblait que le fil qui la dirigeait depuis tout ce temps s'était affiné, il ne lui paraissait plus aussi évident qu'avant. Même si elle savait qu'il était encore là. Elle jeta un énième regard au Ciel, implorant. Le cauchemar se termina ainsi, laissant la place à une réalité plus terrible encore. Elle eut à peine le temps d'ouvrir les yeux que Bill, le père, lui asséna un violent coup au visage, écarlate de colère :

— Réveille-toi, espèce de bonne à rien ! Tu crois peut-être que c'est Le Club Med, ici ?! Et ta pitance, tu penses que tu l'auras en n'en fichant pas une ?!

Irma se rendit compte que les trombes d'eau qui s'étaient abattues dans son rêve étaient bien réelles : Bill avait déversé sur elle un seau d'eau glacée afin qu'elle se réveille.

C'était réussi.

Malgré sa position de faiblesse, Irma n'avait jamais été du genre à se laisser complètement marcher dessus. Ecumant littéralement de rage (et d'eau), elle se releva d'un bond et, lui faisant face avec toute l'audace de ses dix-huit ans, lui lança un véhément :

— Va donc au diable !

Ne contenant plus la rage quasi inhumaine qui habitait son cœur dépourvu de toute miséricorde, Bill l'attrapa par les cheveux et, la balayant au sol, la traîna jusqu'à la pièce voisine, où se trouvaient les

chiens. Ceux-ci, déjà excités par les bruits, aboyaient à tue-tête.

Quand Bill ramena Irma dans leur pièce, ils se déchaînèrent et ne tinrent plus en place. Voyant leur maître s'acharner sur une proie, ils s'y mirent eux aussi et se jetèrent sur la pauvre Irma, à nouveau au sol. Elle eut le réflexe de protéger son visage mais cela n'empêcha pas les molosses de mordre dans la chair de ses bras, de ses cuisses et même de son ventre.

Elle savait que se débattre était inutile car cela les exciterait encore plus. Le carnage dura quelques minutes et, devant l'immobilité d'Irma, les deux clebs finirent par s'en désintéresser. Bill ne les avait pas entraînés à tuer mais à blesser. Tant bien que mal, Irma se releva, aveuglée par les larmes et le sang. Et surtout, par la haine. Mais, dans son cœur, un grand vide. Plus rien. Plus rien d'autre qu'une vague de haine dévastatrice. Les chiens ne la calculaient déjà plus et c'était tant mieux. Elle voulait que Bill, encore satisfait de s'être autant déchaîné sur elle, l'ait déjà oubliée. C'était en effet le cas.

Alors qu'elle entra à nouveau dans la cuisine, celui-ci attendait tranquillement devant la cafetière que celle-ci déverse son breuvage, comme si absolument rien de tout cela ne s'était passé. Sans se l'expliquer, Irma attrapa discrètement un des couteaux qui étaient sur le plan de travail. Elle prit le plus grand, celui qui était le plus aiguisé et le plus tranchant.

Elle avança encore un peu de façon à se trouver pile derrière lui. Bill ne se rendait toujours compte de rien.

Au moment où elle leva le couteau, prête à en finir, elle sentit en son cœur une drôle d'impulsion.

La même que celle qu'elle avait ressentie tout au long de son rêve jusqu'à sa fin tragique.

C'était comme si le fil invisible, sans qu'elle ne sache ce que c'était, était de retour et retenait son geste. Et ce qu'elle ressentait dans son cœur, à cet instant précis, était tout sauf bon. C'était dérangeant et malsain. ***Ce n'était pas sa saine nature.*** Ce n'était pas elle.

Doucement, elle baissa son bras et, tout aussi doucement, reposa le couteau. Puis, elle s'enfuit dans sa chambre et, après s'être emparée du sac qu'elle avait préparé depuis longtemps, s'en alla définitivement en claquant la porte.

C'est de cette façon qu'Irma fugua pour la dernière fois de chez les Zlý. Elle avait directement sauté dans le train la menant à la ville la plus éloignée de là. Au début, avec les maigres économies qu'elle était parvenue à réaliser, elle avait loué une chambre d'hôtel miteuse le temps de quelques mois ; elle travailla comme serveuse à temps plein dans un fast-food tout aussi miteux et, à côté de cela, commença à donner des cours de philosophie à des particuliers.

La plupart du temps, c'étaient des étudiants comme elle ou bien des retraités soucieux d'occuper leur nouveau temps libre autrement qu'oisivement. Et puis, elle rencontra Adem, jeune étudiant turc soucieux de perfectionner sa culture philosophique. Ce fut le coup de foudre. Mais, en vérité, elle savait que ce n'était pas vraiment Adem qu'elle avait rencontré mais Le Plus Haut. Adem n'avait été que le moyen de leur rencontre. L'histoire du fil s'éclairait enfin. Elle savait désormais qui était Celui qui se tenait à son autre bout.

Adem ne se trouvait à Ljubljana que pour le temps d'une année et après leur relation platonique d'un an, Irma décida de repartir avec lui dans son pays d'origine.

Cependant, peu avant d'arriver, ils se quittèrent en chemin. Ce qui ne dissuada pas Irma de poursuivre sa route vers ces nouvelles terres inconnues. Adem, interloqué, ne comprit pas la raison pour laquelle elle n'annulait pas son voyage alors même qu'ils venaient de mettre un terme à leur relation. Amusée, Irma lui dit en blaguant que c'était un privilège uniquement donné aux femmes occidentales.

C'est ainsi que leur idylle s'acheva et que la vie pleine d'aventures et de mésaventures d'Irma débuta. Elle roula sa bosse pendant dix ans en tant que professeure, parcourant villes et pays selon son envie du moment. Sa relation au spirituel – à la rencontre de toutes ces

cultures – ne fit que s'améliorer. Ce qu'elle aimait le plus était de constater que de Venise à Berlin, en passant par Tizi Ouzou, **Il était toujours là**, proche d'elle. Et elle remarqua même – ce qui ancrâ en elle son amour du voyage et de l'indépendance – que plus elle était loin de ses repères, plus Il était proche d'elle.

Ce fut un homme – encore une fois – à l'origine de son départ pour la région du Cham. Celui-ci, elle le rencontra à Téhéran alors qu'elle s'était inscrite, en plus de ses cours de philosophie, à des cours de jurisprudence. Le cours se tenait le jeudi soir dans la grande université de Téhéran. Au bout du troisième cours, Irma remarqua enfin les regards appuyés que lui lançait son futur avant qu'ils n'entrent en classe. Pendant le cours, lui se trouvait tout devant avec les autres hommes et il lui arrivait, parfois, de se retourner pour lui jeter un regard faussement désintéressé. Ce petit manège dura toute l'année au terme de laquelle il finit par l'approcher. Alors qu'ils fêtaient, avec leur professeur bien aimé, la remise de leurs diplômes et le début des vacances d'été, l'homme en profita pour s'extirper de sa chaise – dans le chahut général – afin de venir la saluer.

Tout le monde était si content d'avoir obtenu son diplôme que personne ne remarqua cette approche. Personne, bien sûr sauf Irma. Il avançait vers elle avec une démarche pleine d'assurance et de ce qu'elle avait pris – pendant un temps – pour du charme.

Après l'avoir félicitée pour l'obtention de son diplôme, il lui demanda la raison pour laquelle il ne la voyait pas plus souvent à l'université au vue de ses capacités. Elle lui expliqua – un peu gênée – qu'elle aurait beaucoup aimé consacrer la majeure partie de son temps libre à l'apprentissage de la science mais que les nécessités de la vie faisant, elle devait bien travailler à côté pour se nourrir. Sans se démonter, dans le plus grand calme, l'homme lui dit, un petit sourire aux lèvres :

— Alors, la solution est de vous marier.

Irma se rappelait, à l'heure actuelle, avec humour la phrase qu'elle lui avait lancée, du tac au tac, tentant, par là même, de lui faire entrevoir de quel bois elle se chauffait :

— *Je ne suis pas de celles qui attendent un homme pour réaliser leurs rêves.*

Elle se souvint, à ce moment précis, de l'expression de l'homme. Il avait été un peu choqué mais se reprit très vite. Riant doucement pour masquer sa gêne, il lui proposa de faire plus ample connaissance dans un cadre plus approprié et lui laissa le numéro d'un tiers par lequel passer.

N'étant pas familière de cette façon de faire, Irma, souhaitant se faire désirer, avait laissé passer une semaine avant de le rappeler. Persuadée qu'elle appelait l'homme en question, elle commença à lui parler et à lui poser des questions. À l'autre bout du fil, celui qu'elle croyait être Jacob se racla la gorge, manifestement gêné, et finit par dire : « *Je ne suis pas Jacob, je suis la personne en charge de vos échanges* ». Comprenant enfin la situation, Irma vira au rouge écarlate derrière son téléphone et se confondant en excuses, elle expliqua, d'une voix penaude :

— Eh bien, c'est la première fois que je fais cela. Je n'ai aucune notion dans le domaine.

C'est ainsi qu'en l'espace de trois mois, elle épousa Jacob. Bien que cette façon de procéder l'avait laissée dubitative, elle savait que c'est ce qui était le mieux. Si leurs échanges avaient été plus libres et intimes, elle n'aurait peut-être pas pu garantir leur licéité. L'effet qu'il imprimait sur son cœur était trop puissant pour qu'elle parvienne à rester totalement maîtresse d'elle-même. Ainsi, elle se sentait préservée et en sécurité.

Le jour de leur mariage, elle ne doutait pas un seul instant du bonheur de leur union.

Quand ils entamèrent la cérémonie rituelle, elle était au comble de la joie. On l'avait habillée, fardée et sublimée telle une princesse. Elle

n'avait pas de famille et peu d'amis ; la plupart des personnes qui emplissaient la salle fut ses proches à lui. Tout se passa au mieux, elle était dans un rêve.

Bien sûr, la réalité la rattrapa très vite. Seulement quelques heures après : alors qu'ils s'apprêtaient à passer leur première nuit ensemble, découvrant le magnifique hôtel qu'il leur avait réservé, ils s'avancèrent à la réception afin de connaître leur chambre.

Tout sourire, sur son nuage, Irma remercia chaudement le réceptionniste, toute animée et heureuse de son mariage.

À peine entrés dans la chambre, Jacob la gifla, lui laissant la joue cuisante et les yeux grands ouverts d'incompréhension. Lui demandant, éberluée, la raison de son geste, il lui répondit, pas gêné le moins du monde, dans la plus grande des tranquillités tout en enlevant nonchalamment sa veste :

— Une femme respectable ne parle à aucun autre homme qu'à son mari. Tu semblais l'avoir oublié.

Forte de son caractère indépendant, Irma sentit la fureur lui monter aux joues. Elle lui répondit, acerbe :

— Je n'ai pas besoin que qui que ce soit m'apprenne la façon dont une femme doit agir pour être soi-disant respectable... Tout être humain est digne de respect, quel qu'il soit ! Je suis peut-être devenue ta femme mais tu ne feras jamais de moi ton esclave !

Le coup partit si vite qu'elle ne s'en rendit même pas compte. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle fut projetée contre le sol avec une violence inouïe. L'adrénaline et la colère qui bouillonnaient déjà dans ses veines s'intensifièrent encore et ce fut la raison pour laquelle elle ne ressentit pas encore la douleur fulgurante du coup qu'elle venait de recevoir. Elle ne sentait, sur sa lèvre qui avait triplé de volume, que la chaleur d'un épais liquide qui semblait couler à flots. Fidèle à elle-même, elle se releva donc, furieuse et se rua sur lui qui, nonchalant et indifférent car habitué, lui avait déjà tourné le dos, affairé pour autre chose.

Soudainement, sans qu'elle ne sache pourquoi, à nouveau, elle fut coupée net dans son élan et la scène qu'elle avait vécu des années plus tôt avec son père d'accueil, lui revint en mémoire comme une seconde gifle. Un même dos auquel elle devait faire face, une même indifférence de la part de l'homme – cet autrui par excellence qu'elle redouterait toute sa vie – et toujours le même statut de victime qu'elle devait endosser. Réalisant qu'elle n'avait pas beaucoup avancé depuis toutes ces années, elle fondit en larmes et celles-ci, perles salées, se mêlèrent au sang qui inondait déjà le reste de son visage. Jacob, très tranquillement, se tourna alors face à elle.

Il avait un petit sourire au coin des lèvres, il ne semblait même pas surpris de la voir là, derrière lui, prête à en découdre. Elle le détesta instantanément et ne comprit que trop bien le vieil adage disant qu'il n'y avait vraiment qu'un pas de l'amour à la haine.

Riant doucement, le visage ravagé par l'expression claire et nue du mal, il lui dit :

— Allons, allons, tu risquerais de te faire mal, ma pauvre petite fille. Va donc te nettoyer le visage et arrange-toi un peu avant de revenir, nous avons une nuit de noces à fêter.

Sur ces mots, il lui asséna une petite tape méprisante sur la tête et lui tourna à nouveau le dos, empoignant son téléphone portable pour passer un appel.

Livide, inerte, détruite, Irma resta plantée là de longues minutes, durant lesquelles il ne la calculait même plus. Qu'était-il en train de faire d'elle ? Comment pouvait-on à ce point réduire un être humain ? Le briser si fort au point de lui ôter toute dignité, toute crédibilité, toute estime ?

Lentement, elle se dirigea vers la salle de bains et entra, toute habillée dans la douche qu'elle fit couler à la puissance maximale. Elle saccagea ainsi sa magnifique robe de mariée mais c'était bien le dernier de ses soucis. Il avait déjà tout foutu en l'air. L'eau glacée sembla panser – pour un moment – ses blessures et apaiser la chaude morsure de sa lèvre.

Le froid, au bout de plusieurs minutes, finit par devenir franchement désagréable mais c'était comme si elle ne sentait plus rien. Elle était morte de l'intérieur. Et si son corps souffrait, son esprit semblait anesthésié, imperméable, reclus sur lui-même. Physiquement et mentalement, elle se fit l'impression d'être un glaçon durant de nombreux jours.

Elle répondait avec sa bouche mais son esprit était loin de là, à des milliers de lieues de cet homme qui la dégoûtait, de cette vie qui n'était plus la sienne. Elle lui avait totalement délégué son corps qui, de toutes façons, ne lui importait plus. Qu'il fasse ce qu'il voulait avec. Elle n'y habitait plus. Et lorsqu'il l'utilisait pour son bon plaisir, elle était tellement loin de là qu'elle restait inerte, sans réaction, complètement frigide. Il la battit aussi pour cela.

Car une bonne épouse doit satisfaire son époux en toutes circonstances. ***Mais une bonne épouse ne doit-elle pas être traitée en tant que telle ?*** C'était la partie de l'équation qu'il semblait avoir oubliée. Elle ne se donnait même plus la peine de lui répondre et affichait un visage vide du matin au soir. Déconnectée. Les coups pleuvaient et ruisselaient même sur son corps de marbre sans que cela ne l'atteigne plus. Elle était anesthésiée, lointaine, inaccessible, ***habituée***. Elle s'était complètement réfugiée dans sa bulle avec Lui.

Elle devint, insensiblement, ce fantôme sans couleurs qu'elle avait toujours redouté d'être.

Malgré tout ce qu'il lui avait réservé comme épreuves, elle avait toujours refusé, de son naturel combattif, de se laisser aller et avait rebondi à chacune d'elles. Mais celle-ci était sensiblement plus lourde. Car elle se croyait emprisonnée.

Chaque jour, elle s'admonestait elle-même, du fin fond de sa conscience anéantie :

— Allez, je t'en prie. Pas maintenant. Ne plie pas maintenant, pas après tout cela. Ne tolère pas maintenant ces traitements que tu n'as jamais acceptés. Fais un autre pas en dehors de ce monde factice. Relève-toi, je t'en prie.

Un jour pourtant, elle fit comme elle avait fait jusque-là : elle s'enfuit. À l'aube, après sa révérence rituelle, elle plia bagages et partit sans se retourner. Au début, elle se sentit assez brave et animée d'un drôle de sentiment mêlant excitation et honte. Jacob dormait si profondément qu'il ne l'entendit même pas partir. Elle ne prit aucune précaution particulière.

À peu de choses près, on aurait pu prendre cela pour une sortie ordinaire. En plus de cela, elle avait surpris involontairement – quelques jours auparavant – une de ses conversations au téléphone. Il avait un ton langoureux et charmeur. L'indifférence qu'elle ressentait à son égard depuis le premier de ses coups n'en fut que décuplée. Mais, certains jours, comme le matin de sa fugue, le front collé à la vitre du train, elle sanglotait en silence. Cesserait-elle de fuir un jour ? La compagnie des hommes ? Du genre humain ? Et se sentirait-elle un jour aimée par ces créatures douées d'un cœur et d'une raison mais qui, pourtant, parvenaient bien plus souvent à faire du mal que du bien ? En attendant, elle continuerait à fuir.

Le monde et ses grandes étendues ne cessait pas de l'appeler. Elle avait soif de sa découverte. Elle savait qu'en parcourant ces grands espaces, elle se rapprocherait du Plus Haut, appréhendant, chaque jour un peu plus, la beauté de Son Œuvre.

À l'heure actuelle, si elle avait définitivement ou presque posé ses bagages – du moins, terrestres – dans cette région du monde, son cœur, lui, continuait de fuir assidûment toute compagnie autre que la Sienne. Elle refusait qu'il s'attache à autre qu'à Sa Majesté.

Son naturel rebelle avait fini par s'apaiser et elle appréhendait – désormais – l'existence, d'un œil sage et expérimenté. Elle avait appris à maîtriser sa langue car trop souvent victime de ses méfaits sans pour autant se laisser faire. Elle avait appris de ses erreurs.

En dire peu et essayer d'en penser encore moins. Seul son sourire n'avait jamais adopté l'économie de sa langue ; lui se déversait à qui

Le nacre des cœurs

voulait et en abondance. C'était la raison pour laquelle Rima l'avait tout de suite aimée. Elle aimait la simplicité bienveillante d'un sourire franc qui ne demande rien en retour.

II

À UNE PASSANTE⁷

C'est ainsi que Rima comprit la raison pour laquelle Aziz lui avait ramené, ce soir-là, ce vêtement qu'elle devait désormais porter à chacun de ses déplacements hors de son domicile, comme une seconde peau, une parure qui, paradoxalement, l'effaçait. Elle n'avait jamais voulu s'effacer. Bien au contraire. Elle était plutôt revendicatrice. Forte. Indépendante. Fière d'être une femme. De porter en elle à la fois une grande sensibilité ainsi qu'une forte abnégation.

Elle voulait montrer qu'une femme – avant sa parure charnelle – est détentrice d'un esprit, d'une personnalité et d'une force de caractère incroyables. Dans sa vie, tous ses héros avaient été des héroïnes : sa maman adoptive avant tout, ses sœurs, Darlina... Et tant d'autres. Celles au sujet desquelles le Plus Haut n'avait jamais tari d'éloges. Ces femmes que l'on tentait pourtant maintenant – à l'aune de nouvelles interprétations – d'effacer de la mémoire collective. Elle était une femme et admirait les femmes. Pour leur endurance, leur détermination, la singulière force qui les anime lorsqu'elles aiment. Elle voulait que l'on voit la brillance de leur esprit avant toute chose et c'était l'un des buts qu'elle s'était donnés – d'abord inconsciemment – depuis son plus jeune âge : défendre la cause des femmes, sa cause. Faire cesser tout ce qu'on leur avait fait subir depuis toujours. Et elle ne trouva aucun meilleur défenseur que le Plus Haut, Sa Voie et Ses Décrets.

7 Référence éponyme au magnifique poème de Baudelaire, dans *Les Fleurs du mal*.